

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS
FRANCE

Un an 6 fr.
Six mois . . . 3 fr.
Trois mois . . 1 fr. 50

BUREAUX: 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris
OUVERTS DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS
EXTÉRIEUR

Un an 8 fr.
Six mois 4 fr.
Trois mois 2 fr.

Baptême des Lances Tonkinoises

ASSASSINAT D'UN PROLO

CRAPULERIES PANDORIENNES CHEZ LES MINEURS

RICHE GRABUGE EN SICILE



ASSASSINAT!

Les crimes de Constans empêchent Dupuy de roupiller.

Ce pot à tabac, qui a été pion toute sa garce de vie, voudrait prouver qu'en fait de poigne il en a à revendre au massacreur de Fourmies.

Pour illustrer son règne, il a bien déjà le cadavre de Nuger, ainsi que les assommades et les sabrements des sergots dans les rues et les boulevards, l'été dernier.

Ça ne lui suffisait pas, nom de dieu!

En effet, l'assassinat de Nuger n'est pas assez bien caractérisé: à la rigueur on peut dire que le porte-allumette qui a tué le pauvre bougre s'est envolé tout seul

sur sa nuque, qu'à ce moment les roussins avaient tous les mains dans les poches de leurs voisins, — conséquemment, qu'ils sont aussi innocents de l'assassinat de Nuger qu'un poussin encore dans sa coquille.

Il fallait mieux, à Dupuy, cré tonnerre! Un crime bien net, bien tranché, dont toute la responsabilité remonte carrément à la gouvernance.

Hé bien, ce crime, le jean-foutre l'a maintenant! C'est dans le pays noir, au Pas-de-Calais, qu'un gendarme a réalisé les désirs du potentat de la R. F.

Dimanche soir, dans un petiot patelin des environs de Liévin, à Givenchy, un fiston de 19 ans, garçon meunier, François Lherbier, était venu passer la soirée avec sa copine. Après avoir sué quelques danses dans un bal, les deux tourtereaux s'étaient quittés. Le gas s'en retournait au moulin, ayant encore aux lèvres les bécots de la gosse et ne pensant pas plus à la grève qu'à sa première crotte.

Il s'en allait dans la nuit quand, sans raison aucune, un pandore lui fout deux balles dans le ventre et le tue net!

Voici ce qui s'était passé:

Des pandores, à la recherche d'un mauvais coup, avaient entendu quelques bons bougres crier: « Vive la grève! A bas les entretenus! »

Les entretenus, ce sont les charpentiers à Carnot, ainsi baptisés parce qu'ils touchent double paye: primo, ils sont entretenus par la gouvernance; deuxième, par les compagnies des mines.

Au lieu de passer tranquillement, ces maudits pandores firent la chasse aux grévistes, parvinrent à en agripper un et tout en le passant un brin à tabac, à l'instar de la ficaille parisienne, le trimballèrent chez le garde-champêtre pour l'interroger.

Turellement, des grévistes s'attroupent, huent les gendarmes et réclament leur camarade.

C'est alors qu'un des entretenus, le pandore Delbecque, sous prétexte qu'une brique avait cassé un carreau, sort son revolver, l'appuie sur un des battants de la porte vitrée et visant, autant que la nuit le lui permettait, il tire ses six coups sur le populo.

Deux balles sont allées crever la panse au pauvre Lherbier!

Comme de juste, les grosses légumes ont approuvé l'assassinat du prolo.

Le bandit Delbecque a été félicité; pour donner un semblant d'excuse, il a dit avoir tiré en l'air... ce serait donc en retombant que ses deux balles auraient été s'enfouir dans le ventre du meunier?

En outre, on a foutu au clou un bon bougre de mineur, Coquidé. C'est lui qui va gober la sauce, et payer pour le gendarme. On l'accuse d'avoir lancé la brique.

Au dire des jean-foutre, cette sacrée nom de dieu de brique aurait été fracasser la cabèche du pandore Dubois..., ce qui n'empêche pas cet entretenu d'avoir aujourd'hui la tête aussi intacte que vous et moi. C'est alors, en voyant le cervelas de Dubois en marmelade que, pris de trac, se croyant déjà occis, Delbecque aurait tiré.

Mince de ragougnasse! Ce que c'est amené de longueur.

Ce qu'il y a de véridique, nom de dieu, c'est que dans le pays noir, les pandores, pistonnés dur par leurs chefs, ont tous des démangeaisons dans les pattes: ils ont des envies folles de crever des mineurs.

Encore faut-il une occasion potable.

Cette occasion le bandit Delbecque l'a eu, et il en a profité illico pour décharger son six coups sur le populo.

S'il n'a fait qu'une victime, c'est pas de sa faute, nom de dieu! Si son rigolo l'avait servi à souhait, il y aurait eu autant de morts que de balles.

—o—

D'ailleurs, avant même l'assassinat de Lherbier, les visées de la gouvernaille étaient bougrement claires.

Si c'est la première mort d'homme qu'il y a eu, ce n'est pas le premier sang de prolo qui a coulé.

Le Pas-de-Calais a eu son baptême, nom de dieu!

Ces taches sanglantes, ça frime bien dans l'histoire! C'est du moins ce que croient les crapulars de la haute.

Badingue ayant eu le baptême du chas-sepot à Aubin et à la Ricamarie;

Constans s'étant payé le baptême du Lebel à Fourmies;

« Quoi baptiser? » s'est demandé Dupuy.

Ah, si Turpin avait voulu lui confier le secret de sa machine à étripier dix mille hommes d'un coup, il l'aurait étreinée carrément, nom d'une bombe!

Deux mots de cette horreur: Turpin qui a inventé la mélinite et un tas de charogneries de guerre, a dans son sac une horrible mécanique qui, semant la mort à des kilomètres crévera toute une armée.

Il veut vendre son truc chérot et il tient la dragée haute à la gouvernance.

Nom de dieu, je souhaite que son invention ne soit pas un bateau! Plus la guerre sera horrible, moins elle sera possible.

Une fois achetée par un gouvernement cette affreuse mécanique deviendra vite le secret de polichinelle: en 15 jours tous les gouvernants d'Europe sauront de quoi il retourne et en construiront de pareilles. Étant tous égaux, pas un n'osera partir en guerre, craignant que le populo ne pro-

fite du moment où les armées se massacreraient pour ouvrir la chasse aux capitales et aux grosses légumes.

Ceci dit, revenons-en à la grève du Pas-de-Calais:

N'ayant pas cette horreur à essayer sur le populo de France, Dupuy s'est creusé la citrouille, cherchant ce qu'il pourrait bien étreiner, afin d'être logé à la même enseigne que Badingue et Constans.

Il a pensé aux lances, nom d'un foutre!

A ces bonnes lances en bambou galbeux, seul bénéf récolté à la conquête du Tonkin.

Et on y a été dar-dar, mille dieux: à Lens, à Drocourt, les lances ont donné en plein! Elles ont été baptisées dans le rai-sinué des gueules noires.

L'emmerdant c'est qu'il n'y a pas eu de tués!

Les lances ne sont décidément que de la pacotille! Pour massacrer le populo elles ne valent pas tripette, — attendons-nous à ce qu'on les foute au rancard.

C'est alors, les lances ne rendant pas, qu'on est revenu aux vieux systèmes: on s'est contenté d'emboîter le pas aux massacreurs vieux jeu, sans avoir la gloire d'un baptême.

« Allez-y pandores, vous génez pas! Tout ce que vous ferez sera bien fait. »

Et les charpentiers à Carnot ne se gênent pas, nom de dieu!

Dès qu'ils reluquent une gueule qui ne leur va pas: Oup! sabre en main, ils lui font la chasse.

Les mineurs ne veulent pas aller à la mine? Et la liberté du travail? Attendez, mes agneaux: les gendarmes rappiquent, empognent le gréviste et le trimballent au puits.

Y a une réunion: la loi dit que passé onze heures on n'a plus la liberté de se réunir, faut décaniller et rentrer chez soi. C'est ce que feront les gueules noires... Mais ils ont compté sans les entretenus! Les crapulars ne veulent pas: ils cernent la salle de réunion et, rigolo d'une patte, sabre de l'autre, ils menacent de crever la paillasse aux gas qui oseront sortir. Et ça dure ainsi jusqu'à cinq heures du matin! Si, cette nuit-là, quelque zigou d'attaque avait voulu user de sa liberté et sortir quand même, il aurait eu le sort de ce pauvre bougre de Lherbier.

Voilà, nom de dieu, comment ça se pratique dans le Pas-de-Calais!

Y a donc rien d'épatant à ce qu'un charpentier à Carnot ait assassiné un meunier coupable d'avoir dansé... Ce qui est épas-trouillant, c'est qu'il n'y ait encore eu qu'un prolo de massacré!

—o—

Comment va donc finir cette bondieu de grève?

Hélas, j'ai bien peur que les gueules noires ne paient les pots cassés!

Déjà toutes les compagnies saquent tous les bons bougres qui ont un peu de moëlle, disant bien haut qu'ils ne rembaucheront que les bourriques et les avachis.

Ça a trop trainaillé, mille diables!

Les gas lambinent, espérant que la victoire va leur dégouliner toute rôtie dans le bec.

Les quelques pétarades de dynamite qu'il y a eu ne sont que de la gnonotte.

Y a trop de dépotés par là-bas, mille bombes!

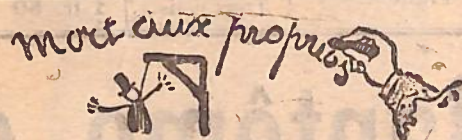
Le dépoté est une soupape de sûreté, une pompe à incendie.

Certes, il fait de l'agitation, fait autant de bouzan qu'une mouche dans une bouteille, jabotte de revendications, de droits des travailleurs..., mais il amollit quand même! Dès qu'il paraît, y a plus de grabuge.

Voyez à Decazeville: quand les mineurs ont exécuté Watrin, y avait pas de bouffegalette avec eux. Ces jean-foutre sont venus après, — et y a plus eu de grabuge!

Voyez Carmaux: c'est de leur propre initiative que les fistons ont envahi la turne du directeur... et c'est une légume en train de grossir, Calvignac, qui lui sauva la mise! Là encore, les dépotés s'amènèrent ensuite par wagonées et le pétard cessa illico.

Mille marmites, quand donc les prolos auront-ils le nez assez creux pour faire leurs affaires eux-mêmes, et pour ne pas moisir six semaines autour du pot au beurre?



BABILLARDE ANGEVINE

Père Peinard,

Il s'est passé ici une histoire de déménagement, bonne à faire connaître aux trop nombreux camaros qui se trouvent dans l'impossibilité de cracher de la braise à leurs vautours.

Un copain habitait depuis dix-huit mois une turne qu'il ne payait pas, — il est d'ailleurs épatant, le gas, dans ce système! Depuis dix ans, il n'a pas foutu un pétard à un probloc.

La propriétaire, une vieille chipie riche comme Crésus, venait souvent lui réclamer du pognon, et sans se gêner, le copain lui expliquait pourquoi il ne payait jamais: « Comment lui disait-il, moi menuisier, ayant toujours travaillé, ayant contribué largement à bâtir vos maisons, je n'aurais pas une place où abriter ma famille? Que venez-vous me demander de l'argent? C'est vous qui m'en redeviez! »

Le camaro a tellement répété ces vérités devant sa propriote, qu'elle a consenti à lui abouler 50 balles pour qu'il aille se loger ailleurs.

Est-ce un lumignon de justice et d'humanité qui s'est allumé dans cette citrouille de propriétaire?

Je crois plutôt que c'est la question d'intérêt qui a poussé cette toupie à déboursier 50 francs au copain, plutôt que de financer 150 balles en frais de justice pour le faire déménager de force.

Le camaro est donc parti et est allé se loger dans une autre turne où il a contracté un bail de cinq ans, — et où il espère bien opérer de même, sinon mieux!

—o—

Puisque je suis à t'écrire, que je te dise, père Peinard, que la propagande ronfle ferme par ici, aussi bien à Trélazé qu'à Angers.

Tous les dimanches, au local, y a de nouvelles têtes qui s'amènent: on est de plus en plus nombreux, et toujours plus décidés à faire une rude guerre à la société inique et corrompue qu'il nous faut encore subir.

Une bibliothèque est en formation et nous tirons des plans pour nous payer une presse à imprimer.

En outre, nous allons faire des pieds et des pattes pour faire rayonner l'idée anarchote dans les campagnes des environs : dimanche, une flopée de jeunes fistons sont allés aux Ponts-de-Cé, à quatre kilomètres d'ici, où une conférence était organisée. Un de ces jours aussi nous allons aller à Cholet, ville possible.

L'idée libertaire est dans tous les cerveaux ! Il s'agit simplement d'enlever toutes les salopises, les pourritures qui l'étouffent et l'empêchent de se développer.

UN JEUNE FISTON.



RICHE GRABUGE EN SICILE

Mille marmites, ça chauffe sérieusement dans ce patelin. On dirait que le populo a enfin soupé d'être exploité jusqu'à la moelle : il se rebiffe, et dans les grands prix, nom de dieu !

Pour faire la guerre aux richards, les Siciliens n'y vont pas par quatre chemins : ils n'attendent pas que la liquidation sociale, dont les socialos à la manne nous cornaient les oreilles il y a quinze ans et dont ils ne souffrent plus mot aujourd'hui, leur tombe du ciel.

Que non pas ! Ils liquident tout de suite, les bougres.

Ainsi, y a quelques jours, une vingtaine de gas armés de flingots à répétition, de revolvers et de poignards, s'introduisirent dans le jardin d'un gros banquier et chopèrent ses deux héritiers.

Sans sortir de la villa, ils dictaient une babillarde à l'ainé, réclamant au banquier cent mille balles de rançon.

Le flambeau commençait ainsi : « Tu as exploité jusqu'à plus soif les pauvres diables, tu vas leur cracher aujourd'hui une part des sommes que tu leur a volées... » Les conditions suivaient : l'estrangouillement pour les deux otages, si leur papa ne carrait pas.

Pendant ce temps, les larbins et des voisins étaient survenus. Mais, pour chercher à mettre le hola, les premiers étaient trop lâches et les seconds savaient trop bien qu'elle vilaine fripouille est le banquier.

Les gas s'esbignèrent donc tranquillement, trimbarrant leurs deux prisonniers, qui depuis ont été refoutus en liberté, leur paternel s'étant décidé à verser la belle monouille.

A Raffadali, cette semaine, une autre bande (peut-être la même ?) a foutu le grappin sur un riche proprio ; les gas exigent 40 mille balles pour sa rançon.

Et, cré pétard, les coups de ce calibre ne sont pas extraordinaires ! Au contraire, ils sont tout à fait communs :

Aux environs de Girgenti une bande de bons lascars s'empare d'un convoi de mules. Puis, on se rend dans une villa, on fait passer le goût de la brioche au proprio qui, depuis des temps, affamait toute la contrée ; on charge sur les bourricots tout ce qu'il y avait de précieux dans la turne, — et hue ! au grand trot !

—o—

A côté de ces expropriations de richards, dues à l'initiative de zigues d'attaque, y a des manifestances et des rebiffades où le populo marche en chœur.

Le grabuge est donc complet, nom de dieu ! Il ne cloche par aucun côté.

Ainsi, à Floresta, y a eu un chabanais farmineux, par suite de l'application d'une maudite taxe communale. Les paysans étaient terriblement à cran contre le maire ; le salaud a eu le nez de s'esbigner dar-dar, sans quoi il n'y coupait pas.

Les carabiniers se sont amenés et ont été reçus galbeusement ; ils ont empoché quantité de gnons et ont été désarmés. Ce n'est que grâce à un sacré renfort de troubades que le populo a pu être muselé.

A Montelepre, pendant deux jours, les culs-terreux ont processionné dans tout le patelin, réclamant du travail et du pain. Turellement, comme les gas n'en pinçaient plus pour vivre de l'air du temps, ils crouaient aux crochets des richards.

Là encore, la rousse et les troubades ont eu un sacré coton pour « rétablir l'ordre ». Il y a eu des floppées d'arrestations, — comme il arrive chaque fois que le populo est roulé.

Et ce n'est pas dans trois ou quatre coins, c'est dans trente endroits qu'il y a eu et qu'il continue à y avoir du grabuge sur toute la ligne. Dans les provinces de Catane, de Syracuse, de Trapani, de Girgenti, y a de la rebiffe par tous les bouts.

Y a peut-être pas encore le coup de collier donné simultanément contre les jean-foutre de la haute, mais ça viendra vivement : un de ces quatre matins, partout à la fois, les paysans se lèveront et entreront carrément en chasse contre leurs exploités.

Le plus bath, c'est qu'ils ne seront pas seuls : les ouvriers marcheront avec eux, nom de dieu ! Déjà partout, ils se foutent en grève : tous les mineurs lâchent le turbin. Quand les prolos de la mine de soufre de Villarosa ont vu que les culs-terreux allaient de l'avant, ils n'ont pas barguigné et se sont foutus illico en grève.

La gouvernance fait des pieds et des pattes pour enrayer le mouvement : tout partout y a des arrestations en masse. Les Siciliens s'étant groupés d'une façon un peu trop légale, tous les types qui s'occupaient activement de ces groupements, appelés le *Fascio dei lavoratori* (l'Union des travailleurs) ont été foutus au ballon. Y a eu des rafles, notamment à Cimima, à Bancina, à Caltabillotra, à Cattolica-Eracha.

Y en a eu aussi à Milocca. Là, le populo s'est porté en masse à la caserne des carabiniers, réclamant la liberté des prisonniers. Comme les autorités faisaient des magnés, les bonnes bougresses ont envahi la turne et les détenus ont été relâchés illico.

Le tort du populo a été de ne pas continuer le grabuge, aussi il lui en a cuit, nom de dieu ! Les grosses légumes ont pris leur temps et dans la nuit ils ont repiqué aux arrestations : une quarantaine de bonnes bougresses et une tripotée de bons bougres ont été enfilés.

—o—

Les journaloux, à qui ce chambard a foutu la puce à l'oreille, ont cherché une explication à la guimauve : ils ont raconté que les Siciliens ont tout simplement plein le dos du gouvernement d'Humbert, que leur dada est de divorcer d'avec l'Italie et d'accoucher d'une républiquette pour eux tous seuls.

Qué sacré montage de coup !

Y a besoin que d'avoir un brin de flair pour comprendre que des fistons à la redresse qui font aussi carrément la guerre aux propios, aux capitalos et à tous les salauds, en pincant pour quelque chose de plus sérieux qu'un changement de gouvernance.

Des types qui n'auraient en tête que la politiciannerie ne s'occuperaient pas tant que ça des questions de croustille, ne rançonneraient pas les banquiers et ne feraient pas aussi galbeusement la guerre aux richards.

EN ROUTE POUR L'ABATTOIR

Té, mille tonnerres, voici que le père Peinard peut se pousser du col ! La semaine dernière j'ai dit quatre mots de l'expédition qui se mijote dans le fin fond de l'Algérie. Et foutre, j'ai été le premier à conter la nouvelle !

Les quotidiens qui ont des kilomètres de fils télégraphiques dans leur poche et collent des reporters dans toutes les taupinières n'ont eu vent du tuyau qu'après bibi.

Crédieu, y a pas à jubiler d'annoncer le premier pareille nouvelle !

Où je jubilerais, mille marmites, c'est si je m'étais collé le doigt dans l'œil.

Hélas, il n'en est rien ! L'expédition est toute prête, et ce n'est pas 4,000 troubades, comme ont dit les quotidiens, mais bien 5,000 qui s'en vont là-bas.

Cinq mille troubades !

Mais c'est une armée, nom de dieu !

Je m'étais laissé dire que la gouvernance n'a pas le droit de faire la guerre sans autorisation des chambres ?

Oui, pauvres jobards que nous sommes : dans la constitution (qui pareille à toutes ces saloperies est faite pour être violée), sur le papier, il est écrit que la gouvernance doit demander la permission aux députés. En réalité, les bouffe-galette n'étant que des polichinelles que les ministres font girouetter comme ils veulent, ils ne s'occupent pas de l'avis de ces cocos-là.

Ils font la guerre d'abord ! Ensuite, ils collent sous le blair des députés la note des frais que le populo aura à carmer.

Et les députés approuvent toujours, mille tonnerres ! La monouille ne sortant pas de leurs poches, ils s'en tamponnent le coquillard.

—o—

Pour en revenir à la sacrée garce d'expédition qui se prépare, c'est tout ce qu'il y a de plus sérieux : si les ordres donnés sont suivis en plein, ce sera un rude grabuge.

Les 5,000 troubades sont déjà en route, et dans un mois d'ici ils seront tous tassés à El Goléah, un patelin qui perche à 120 kilomètres d'Alger.

De là, oup ! On fera la chasse aux Touaregs.

Pauvres truffards, vous allez en endurer de toutes les couleurs : Si seulement sur les 5,000 que vous serez, la moitié revient de là-bas à peu près d'aplomb, ça sera une sacrée veine ! Car, mince de privations qu'il faudra s'appuyer. Outre les fatigues du chemin, vous patirez dur de la faim et de la soif, vu que le ravitaillement sera quasi impossible.

Ce qu'il y a de plus abominable, c'est que, même en se plaçant au point de vue des grosses légumes, cette expédition dans le sud-algérien ne rime à rien. C'est 5,000 pauvres bougres qu'on envoie au massacre pour une lubie !

Avant d'aller parader dans les fins fonds, tas de jean-foutre de la haute, vous feriez beaucoup mieux de pacifier l'entrée de l'Algérie.

Ouais ! Voici que je perds la tramontane, j'oublie en plein à qui je parle :

Pacifier l'Algérie ? C'est un fourbi arabe pour lequel la gouvernance est absolument impuissante.

Il faudrait rendre aux arabes la terre que les accapareurs leur ont chapardée. Or, les accapareurs, les usuriers, les filous, sont les copains de la gouvernance. Donc y a rien de fait !

Y a que quand la Sociale sera en train que le populo pourra faire la chasse à toutes les fripouilles qui rongent l'Algérie : aussi bien youtres que chrétiens !

BABILLARDE D'UN CAMPLUCHARD

Voir le commencement de la ruminade dans les deux dernières babillardes.

Si la grève des bonnes bêtes de contribuables fout la gouvernance à la famine, la grève des troubades lui casse salement les bras.

Oui, vietdaze! C'est notre maboulisme seul qui la tient cette vache-là! Y a pas de malédictions qu'on ne lui crache pas par la gueule, — mais, avec ça, nous la maintenons de nos monacos et de nos fistons. Nous sommes kif-kif une tapée d'andouilles qui, pour éteindre un incendie verseraient du pétrole dessus.

Une fois tout foutu en branle, quand les turbineurs et les cracheurs d'impôts ne voudront plus rien savoir, c'est seulement sur les baïonnettes de nos gas que pourra compter la salope de bourgeoisie pour se tirer de ce mauvais pas.

Et pour sûr, nom de dieu, qu'elles lui feront défaut et qu'elle pourra se taper! Nous verrons alors comme ces charognes en mèneront large devant le chambard révolutionnaire.

Rien..., ce n'est pas grand chose, évidemment, foutre! Mais, par eux-mêmes, les bourgeois sont encore moins que rien. Ils ne sont pas fichus, ces archi-rossards, de préparer leur frichti et de vider leur pot-de-chambre. Pas même de se frusquer, pécaïré! sans leurs larbins et leurs soubrettes ils iraient le cul nu, comme les amazones de Bec-en-zingue.

Quoi donc qu'ils feront, mille bombes, quand par la grève généralisée, tous les bons bougres les lâcheront d'un cran?

Pardienne, la venette les empoignera aux fesses, et n'ayant plus la ressource d'être féroces, ils se feront patelins et peloteurs en diable: tout miel et tout sucre, comme une devanture de pâtisserie.

Ne se souciant pas d'être branchés aux grands chênes où se balancèrent les carcasses des jean-foutre en 89 et 93, ni de cuire dans leur jus, au mitan de la paperasse propriétaire, — ils se carapateront comme des lièvres à l'étranger, au diable..., je ne sais où!

Du moins, crédieu, c'était jadis leur ressource pour les grans chabanais, comme pour les moindres petits grabuges. Qui ne connaît pas l'histoire des émigrés d'il y a cent ans, foutant le camp à Coblenz et y restant 20 années, sans oser rappliquer en France? Et quand la Commune donnait aux fistons de Paris une bouffée d'espoir, comme toute la clique des gros colliers se hâtaient de déguerpir?

Plus récemment encore, pétard de dieu: lorsque Ravachol dynamitait deux turnes de marchands d'injustice, qué trouille faramineuse et que de richards se tireflutaient de Paris!

Oui, foutre, taffeurs comme trente-six belettes, les richards essaieront d'abord de jouer de la fille de l'air.

Mais, où se caser, macarel? Le grabuge chauffera partout! Partout les bons bougres seront à cran contre les jean-foutre, et c'est pas bibi qui voudrait être dans les culottes de ces derniers.

Nenni pas, sang-dieux! Les salauds en ont tant fait qu'une fois le populo en colère, ça tournera mal pour leus sale peau. Comme l'a prédit Pallas avant que les balles des soudards espagnols lui trouent la caboche: « la Vengeance sera terrible! »

A qui la faute, mille dieux? Si les bons bougres voulaient égaler le nombre de victimes que fait le cochon d'état social actuel, ils ne trouveraient pas de par le monde assez de capitalos et de charognes!

Je pige une preuve de ce que je dégoise dans la statistique faite par les savantasses, rien que pour l'année 1891, et seulement pour la France: 90 mille individus ont crampsé de famine, 71 mille sont devenus fous et y a eu quèque chose comme 245 mille crimes et délits.

Et là dessus, cré marmites, on ne compte pas les troubades qui de leurs carcasses ont fumé les brousses du Dahomey... Comme ils vont fumer les sables brûlants du Sahara une bonne part des 5,000 qu'on envoie chercher pouille aux bons fistons de Touaregs.

Ah, nom de dieu de nom de dieu, comme si ces salopises ne sont pas pour vous foutre dans tous les états?

Est-ce qu'avec la Révolution de 93, qui a duré cinq ans, y a eu autant de galurins foutus à bas que dans un an de domination bourgeoise?

Non foutre! et il est facile de constater que le populo a toujours été rousti, parce que dans sa plus grande rogne il a toujours été d'une grande bonasserie.

Pour un salaud à qui il crevait la paillasse il en laissait échapper des centaines!

Et ces merles-là le récompensaient d'une fichue façon de sa générosité. Ceux qui étaient tout petiots jadis et qui aujourd'hui sont bougrement vieux, peuvent encore nous en dire des nouvelles de la manière dont se comportaient les nobles au retour de l'exil.

On appelait cet infect fourbi la *Terreur Blanche*, et cette terreur blanche ressemblait bien un peu, au moins comme reconnaissance, à la *Semaine Rouge* des Versaillais, — semaine, que semblent avoir oublié les niguedouilles qui ont reluqué sans rouspétance l'enfouissement de Ma-Honte. La Semaine Rouge, bondieu, y eut 35 mille bons bougres fusillés, et par des types qu'au 31 Octobre et en Mars, le populo de Paris avait épargnés!

Ah, foutre de foutre, cette souvenance est pleine d'enseignements.

—0—

Tant que nous y sommes à jaspiner des causes abortives des révolutions passées, faut dire que le respect de la propriété ne fut pas un des moindres.

Et oui, mille polochons, on s'alignait au trafalgar, parce qu'il faisait noir dans la turne, parce que les mioches n'avaient pas de bricheton, parce que la mistouffe devenait impossible, — et on envoyait du plomb dans la gueule au camaro ayant assez de toupet pour prendre une bricole de rien dans le palais de Philippe!

Ça, c'était en 48, mais en 71 on était aussi loufoques: on laissait les millions encaissés dans les caves de la Banque, — bien plus gourde! on les laissait défilier à Versailles pour alimenter la gouvernaille de Poutriquet, — et on allait sur les barricades se faire casser la gueule à raison de trente sous par jour.

Et les oiseaux de l'Hôtel-de-Ville, kif-kif des bourricots, affichaient le fameux « Mort aux voleurs! »... « Tout individu pris en flagrant délit de vol sera fusillé immédiatement! »

C'est y pas renversant, vingt dieux? on ne peut guère être plus pochetées!...

Et au jour d'aujourd'hui, croyez-vous que les socialos à la manque aient fait pour deux liards de progrès?

Ah ouat! Ces moineaux-là ont des quinquets pour n'y rien voir et des esgourdes pour ne rien entendre. Suivez-les de près, quand, forcés d'emboîter le pas aux bons bougres, ils se déclarent pour la Grève générale.... Ce qu'ils estropient cette idée-là, ah malheur!

Ils vous jacassent de milles et de cents, de caisse de résistance, et que sais-je, moi! Mais ne leur parlez pas d'aller faire une petite balade dans les magasins farcis des produits des

turbineurs, — comme leurs couillons de pré-décésseurs, ils afficheraient « Mort aux voleurs. »

Heureusement, nom d'un petit bonhomme, le populo est plus à la hauteur que ces eunuques!

LE PÈRE BARBASSOU.



Roussin rossé. — Une pestaille de la se-crète, le jean-foutre Prince, ruminait un mauvais coup, l'autre soir, rue de Belleville.

Un bon bougre l'ayant reluqué n'y a pas été par quatre chemins; vlan! il lui a envoyé un marron en pleine gueule; le roussin en a vu trente-six chandelles.

Comme il y avait de la ficaille à quatre pas, le riche fieu a été arrêté.

N'importe! si les bourriques encaissaient souvent de pareilles gratifications, ils auraient vivement soupé de leur putain de métier.



Le doigt de Dieu. — D'abord, pour avoir un doigt, faut exister, or comme ce n'est pas le cas du nommé Dieu, y a bougrement de chances pour que son doigt soit un bateau.

En effet, s'il en avait un, il ne se le foutrait pas si profondément dans le croupion et s'occuperait de protéger un brin ses larbins.

Le moins serait qu'il reluqué ce qui se passe à Jérusalem, le patelin ou le garde-champêtre Jésus fit un jour son entrée, sur un bourricot estampé à un campluchard.

Il n'en fait rien, nom de dieu! A preuve que la semaine dernière, les tripes de quelques moines y ont été crevées dans une usine à prières.

Moins loin, à Freney, un petit pays qui voisine avec la Suisse, des gas à la redresse sont entrés l'autre nuit dans l'église, ont déménagé la chaire et ont été la foutre dans un précipice. L'égrugeoir a été égrugé en plein, nom de dieu!

Troisième, au mitan de Paris, y a pas huit jours, la vaisselle de l'église Séverin a été lavée par des bougres qui sûrement en pincent pour que les ratichons pratiquent la pauvreté évangélique.

Tout ça, mille diables, prouve que le père des mouches vieillit bougrement.



Crachats mérités. — Il est question d'infliger la décoration wilsonnienne à deux lèche-culs: Ferrero et Flaissières, maires de Toulon et de Marseille, pour les récompenser d'avoir été plus plats que des punaises à la réception des russiens.

Qu'on les décore vite, nom de dieu! De cette façon, les plus gourdiflots eux-mêmes seront fixés sur la vacherie de ces deux socialos à la manque.

Par exemple, s'ils ont de la prudence, ils tiendront leurs gueules loin du populo, afin de se garer du déluge de crachats qu'ils méritent.



Mince de précautions! — Les grosses légumes prévoyant que leurs crapuleries exciteront de justes vengeances, ont fait installer sur les fortifs de Paris, en quatre endroits, à

Montrouge, à Bercy, au Point-du-Jour et à Aubervilliers, des laboratoires blindés pour y faire l'analyse des petites marmites, récoltées avant leur esclaffement dans les turnes des juges ou autres salauds.

En plus, on a fait construire une guimbarde blindée, pour véhiculer les petites marmites en question.

Le *Radical* qui raconte la chose conclut : « tout est prêt..., il ne manque plus que les bombes ! »

DE LYON A CHICAGO

(Balade anarchote au grand œil !)

Si la gouvernaille avait à sa disposition un tonneau sans fond, farci de pièces de cent sous jusqu'à la gueule, après avoir planqué sa bonne part, elle ferait une distribution faramineuse, afin d'avoir sous la main des chiées de lèche-culs.

Hélas, le tonneau où elle puise la monnaie a un fond, — qui s'appelle la poche du populo ! Elle est donc obligée d'être chiche de notre pognon, puisqu'on ne peut pas lui en fournir jusqu'à plus soif.

C'est ainsi que pour l'exposition universelle qui vient d'avoir lieu à Chicago, il a fallu se borner à envoyer cinquante types, — qu'on a baptisés « ouvriers » pour la circonstance.

Dans les quat' douzaines, de vraiment prolo, y en avait probablement qu'un, et celui-là était un anarcho.

Voici son histoire : le gas en question s'appelle Simon, il est bouiffe et fait bougrement honneur à notre corporation. Y a deux mois il perchait à Lyon ; il ne pensait pas plus à Chicago qu'à ses premièressemelles, quand, un riche matin, lui arrive une babillarde ministérielle le bombardant délégué de la gouvernance pour aller balader sa poire à l'exhibition de Chicago.

Les Simon, ça doit être comme les Martin, y en a plus d'un du même nom à la foire.

De ça, le Simon anarcho s'en tamponnait le coquillard : que l'invitation à aller à Chicago fut pour lui ou pour un autre, ce qu'il y avait de sûr, c'est qu'elle était venue à son adresse. Il en profita donc, nom de dieu ! Et si la gouvernance s'était blouée, il n'en est pas moins véridique qu'il a été un des plus galbeux délégués de l'exposition, — et sûrement, le seul qui ait richement représenté la France.

Après s'être fait carmer la monnaie nécessaire ; après s'être fait viser ses paperasses et avoir bouclé sa valise, il s'embarqua avec ses frères en délégation.

Turellement, ni sur le navire, non plus qu'en Amérique, à aucun moment, il ne colla son tire-jus sur ses opinions. Nom de dieu, non ! Il clama bien haut qu'il était anarcho ; aussi, chaque fois que les légumards américains recevaient la délégation française et qu'on se quittait avec des hourrahs et des gloussements, il ne ratait pas le coche et gueulait à pleins poumons : « Vive l'Anarchie ! A bas les bourgeois ! »

Au débarquement, à New-York, comme une ribambelle de Français perchait là-bas étaient venus souhaiter la bienvenue à la délégation, il profita de l'occasion pour se fendre d'un riche pallas, clamant qu'au dessus de la fiction de la patrie, y a quelque chose de plus hurf : l'humanité !

Quand la caravane arriva à Chicago, son premier soin fut d'acheter une belle couronne, avec la monnaie que la gouvernance lui avait casqué, et il alla la déposer sur le monument élevé en souvenir des anarchos pendus le 11 novembre 87. Sur les cinquante de la bande, une demi-douzaine vinrent seuls avec lui.

Les autres délégués faisaient bien un tantinet les bégueules, mais ils avaient soin de groumer en dedans, car Simon avait un chic tout particulier pour les envoyer au bain.

—o—

Au retour, une fois sur le bateau qui ramenait la caravane en Europe, alors que l'affaire était dans le sac, il jaspina son histoire aux passagers. Et tous de se gondoler au récit du beau lapin qu'il venait de poser à la gouvernance.

Puis, comme de juste, ne voulant pas rater une si chique occasion de faire de la propagande, il emmancha une kyrielle de conférences.

En guise de jaspinoir, il se perchait dans l'un des manches à vent du bateau ; de cette niche, le gas pérorait à en attraper la pépie.

Turellement, sa propagande ne fut pas en pure perte : une demi-douzaine de bons bougres se dégrassaient gentiment. Quand le capitaine vit cette petite nichée d'anarchos il eut une trouille des cinq cents diables : « Mille milliards de sabords, qu'il se dit, il n'était qu'un, le voilà déjà six..., dans trois jours ils seront trente-huit ! Et alors, ils m'enverront engraisser les requins. »

Il donne des ordres pour qu'on surveille Simon : après lui avoir barbotté son six-coups durant son roupillage, avec d'autant plus de facilité que le gas n'avait pas encore rêvé au bateau du capitaine, on le menaça de le fiche aux fers s'il ne revivait pas son bec.

Puis, au débarquement, au Havre, le capitaine s'en alla dar-dar le moucharder à la rousse. Mais le bon fieu avait eu le nez assez creux pour s'esbigner en douceur.

Conclusion : la gouvernance ne fait qu'une chose de potable que lorsqu'elle se fourre le doigt dans l'œil. A preuve, c'est que le seul délégué à la hauteur qui soit allé à Chicago, y est allé par erreur.

CHASSE AUX MATADORS

Hipp, hourrah ! On dirait que le métier de grosse légume devient malsain aux Etats-Unis.

L'autre jour on apprenait qu'un bougre d'attaque, Prendergast, a crevé la paillasse au maire de Chicago, un jean-foutre nommé Harisson. Il s'est introduit dans la turne de la grosse légume, a sorti un six-coups et, sans faire de magnés, lui a brûlé la gueule.

Mille dieux, on dirait que le bougre a donné le branle !

En effet, à New-York, y a eu, deux jours après, une tentative d'escoffiage sur une grosse légume de la compagnie postale et télégraphique. Toujours avec un rigolo en poche, un gas à la redresse s'est amené et l'a pris comme cible. Malheureusement le revolver a fait du pet, des larbins se sont amenés et ont sauvé la mise au richard.

Et de trois, mille marmites ! Un autre fieu a été trouvé le banquier Gould, le second richard du monde entier ; il s'est introduit jusqu'à lui et l'a prié de lui abouler subito vingt-cinq mille balles. A défaut de quoi il allait l'étripper comme une merde.

Quoique son coup fut bien combiné, il n'avait, paraît-il, pas pris toutes ses précautions, car le richard a eu le temps d'appeler au secours avant d'être exécuté.

Nimporte, nom de dieu : un tué, un blessé et un raté, c'est pas mal pour une semaine.

La liste est ouverte.....



[MORALISTE POUR POPULO]

Besançon. — Un bon bougre me jaspine une nouvelle roserie du jean-foutre Vuillecard, sénateur en perspective, maire, avoué, recors, farfouilleur de cartes, ex-badingueusard, marqué de la légion d'horreur, proprio, etc.

Ce type qu'avait semé son écharpe à Toulon, et placé la délégation bisontine de manière qu'elle tourne le cul au port, vient paraît-il de prendre une mesure qui s'accorde avec son caractère comme chien et chat : il a interdit les jeux forains, ouisque pour deux ronds on gagne au tourniquet un sucre d'orge, ou quèque bricole du même tabac.

Hein, nom de dieu, c'est pas un maire, c'est un père... et pas un pernicieux que les bison-tins ont sur le poil ! Il ne veut pas, qu'englués par l'appât du gain, les turbineurs aillent risquer une petite part de leur semaine aux baraques.

Oh, le bon moraliste que ça fait ! Sûrement, Bérenger ne lui va pas à la cheville.

Au lieu de dire : prude comme une bigotte, comme Tartuffe ou comme Bérenger, — on dira : prude kif-kif Vuillecard !

Turellement, il est quasi superflu d'ajouter que pareil à tous les moraliseurs, il n'en pince que pour moraliser le populo, — quant à ce qui est de lui, c'est une autre paire de manches !

Ainsi, cet honorable mufle ne veut pas qu'on risque deux ronds dans l'espoir de décrocher un paquet de biscuits ou un pot de faïence, — mais il trouve bon d'être un habitué de tous les bouibouis ouisque les billets de cent tombent sur la table avec les cartes.

On raconte qu'il est arrivé à cet honorable moralisateur de gagner des maisons en une nuit, et des billets de mille d'un coup de cartes... Il paraît que pour en savoir long là dessus, y a pas besoin d'aller consulter une somnambule, — mais, tout simplement Viel-Picard, un youpin millionnaire.

Voilà, nom d'un pétard, comment les gros matadors comprennent et pratiquent la moralisation : y a pas de quoi s'en taper le cul par terre sur une route empierrée, foutre non !

Y a pas plus à s'en épater que de voir un ancien gros jugeur du patelin qui a passé à Marseille et qui, marié, condamnait à tire-larigot pour adultère, tandis qu'il entretenait une gonzesse ; kif-kif un roussin qui crampa chez une catin.

Ohé, les porcs, cachez vos vices et ne parlez plus de moraliser !

LA DIME A LA FÉCULERIE

Châlon-sur-Saône. — Nom de dieu, ça me fait chier, quand les républico-cafards viennent me chanter que la grande Révolution a aboli la dime !

C'est de la blague, kif-kif toutes les bagoulineries qu'on nous serine. Reluquez, les camaros :

Les frères Benoit, deux jésuito-républicards, ont à Châlon un bagne où se fabrique de la fécule de pommes de terre. Ces deux exploit-teurs sont vaches, c'est naturel, crédiu !

Outre ça, ils font école, à preuve qu'ils ont à la bonne un contre-coup nommé Joffroy, une charogne numéro un.

Les campluchards qui n'ont pas de turbin viennent demander du boulot à ce mec ; il les embauche, mais après leur avoir sorti son petit boniment : « Je vous prends, seulement, comme je suis un bon fieu (ah, la vache !) vous m'apporterez toutes les semaines un poulet, un lapin, quelques livres de beurre, ou bien une bouteille d'eau-de-vie... »

Y a pas, les pauvres bougres sont obligés de marcher !

Vous croyez que c'est tout, les aminches ? Ah

mais non ! Le salaud exige hypocritement que ce soient les copines ou les filles du misérable qu'il tient sous sa coupe qui viennent porter la dîme. Eh, ma fine..., on sait pas ce qui se passe. — par force !

Comme l'eau-de-vie qu'on lui apporte n'est pas malheureusement additionnée de pétrole, il s'en fourre jusqu'à la gauche. Pour lors, il braille à qui veut l'entendre : « Je me suis soulé qu'une fois dans ma vie ! » Le porc dit peut-être vrai : ça doit être le jour où il est passé contre-coup. — seulement, il oublie de dire qu'il n'a pas désoulé depuis, si bien que la première cuité dure à perpète.

Ohé, les camaros châlounais, n'en veuillez pas aux prolos de la campluché ! Le fieu qui m'écrit est bougrement à cran contre les exploiters, aussi bien les Jouffroy que les Benoits, et il n'est pas le seul, qu'il ajoute : c'est avec plaisir qu'ils en attraperaient un par les abattis, pour cogner sur les autres avec.

T'as raison, mon fiston ! Vaut mieux parler comme ça que de vous reluquer de travers entre les campluchards et les ceusses de la ville. Pendant que vous vous mordez, vos exploiters et tous les bourgeois ont tous leurs aises pour vous voler.

TOUJOURS LE MAIRE ET LE RECORS !

Troyes. — Un bon bougre qui n'est pas biddard, c'est le Meunier dont je vas jacter l'histoire : il y a trois ans il convolait en justes noces avec une femelette qui le plaqua, lui laissant une gosseline sur les bras.

Meunier ayant appris que sa légitime était à nouveau enceinte sans qu'il ait rien fait pour, réclama le divorce. Mal lui en prit, nom de dieu ! Le divorce fut prononcé à son profit, et vu l'inconduite de sa femme, les juges lui administrèrent les deux gosses à élever : le sien et celui de l'autre... qui porte tout de même son nom.

Tout récemment, se trouvant sans turbin, Meunier adressa une demande à l'illustre saloplaud Delaunay le maire apothicaire de Troyes, afin qu'on lui place au moins le dernier enfant.

Le maire envoya les sergots enquêter sur son compte : turellement, ils s'adressèrent aux grosses légumes. Parmi ceux-là, se trouve le recors Donon, à qui j'ai déjà eu trop d'occasions d'astiquer les fesses. Ce crapulard raconta que Meunier était un feignant, criblé de dettes et que s'il ne trouvait pas de travail c'est que lui, Donon, le relançait chez tous ses patrons pour faire opposition à son salaire.

Après l'enquête, le maire fit appeler Meunier au bureau de la mouche, lui ordonna de garder les gosses, de leur foutre beaucoup à bouffer, s'il ne voulait pas s'attirer des désagréments avec l'injustice.

Voilà donc le pauvre bougre pris en fourchette d'une sacrée façon : d'un côté, le recors Donon lui tire le pain de la bouche, — de l'autre on le menace d'avaros s'il n'arrive pas à faire becqueter gentiment ses deux gosses !

Quelle vacherie, nom de dieu ! Voici maintenant ce qui en est résulté : Meunier qui était d'un caractère doux et paisible, s'est juré d'adopter une tactique plus anarchote et, si l'occase se présente de se venger, il la saisira vivement aux cheveux.

UN POINT SUR L'I

Au baigne Delosthal y a trois directeurs. Celui à qui j'ai taillé une croupière y a quinze jours s'est parfaitement reconnu mais, payant de toupet, il refila la balle aux deux autres.

Pour qu'il n'y ait pas d'erreur, faut que je l'étiquette : le jean-foutre se nomme Henri Marion.

Je ne rengainerai pas ce que j'ai déjà dégoisé à son sujet : enguelades des bonnes bougresses, saloperies qu'il leur fait, amendes qu'il leur colle à tire-larigot, — il ne rate pas une crapulerie !

SALE EXPLOITEUR CHASSE DE RACE

Y a à Abbeville un sacré baigne où les prolos ne sont vraiment pas à la noce.

Le patron, Delpierre, est un jeune morveux qui ne connaît goutte au métier. Il vient d'hériter des millions à papa et il est aussi fierôt qu'une huitre qui aurait trouvé un sifflet.

Ce sacré singe (qu'on a surnommé Toulon je ne sais foutre pas pourquoi !) n'aime pas qu'on s'occupe des canailleries qui se passent dans son baigne. S'il tient ferme à cela, y a un moyen bien simple pour qu'il n'en soit plus question : supprimer toutes les crapuleries....

Ouiche, il préférerait écorcher vif deux douzaines de prolos, que de son plein gré, se résoudre à pareille chose.

Ce merdaillon, qui est millionnaire, parce que son paternel a fait suer sang et eau aux pauvres bougres, en échange d'une croûte de pain, traite aujourd'hui ces mêmes ouvriers comme des chiens, et ne veut pas qu'on lui réplique.

Il oublie qu'il n'est pas pétri d'une autre pâte que les bons bougres ; il oublie que son coquin de père (qui valait quelques liards de plus que lui) est arrivé à Abbeville traînant la savate, y a de ça une quarantaine d'années. C'était un prolo, kif-kif les frères et amis, — avec cette différence que sous ses guenilles y avait une doublure de charogne bourgeoise.

D'ailleurs, pour reluquer la sale bobine de son paternel, le fils n'a qu'à voir dans ses entourages : toute la valetaille qui lui lèche les doigts de pied, tous les garde-chiourme de son baigne, quelque soit leur nom, tous ces pores sont de sa race, — autant dire de sa famille !

Pour ce qui est de lui, il y a belle lurette que tout ce qu'il avait d'humain s'est éclipsé, à part sa forme extérieurement. Il l'avoue même, nom de dieu ! Aux malheureux qui lui racontent leur dèche, il répond en haussant les épaules : « Què que vous voulez que ça me foute ? j'ai pas de cœur ! »

Et il prouve son dire : Dernièrement, un prolo, âgé à peine de 55 ans, au service des Delpierre depuis 35 ans, entré à l'hospice. Sa maladie : anémie, épuisement, n'a pas paru une maladie au charcutier de la turne ; dam, il aurait fallu le soigner trop longtemps ! Pour lors, au bout de huit jours, on l'a foutu à la rue.

Chassé de l'hospice, le pauvre bougre est revenu au baigne. Le même sort l'attendait : on lui a foutu la porte au nez, lui répliquant qu'on lui ferait signe quand on aurait besoin de ses services.

Y a des chances qu'il soit dans le trou avant, nom de dieu !

PÉDAGO-MOUCHARD

Cherbourg. — Il vient d'en arriver une bien mauvaise à un petit bougre d'apprenti à l'arsenal : ce fiston était à l'école élémentaire et le professeur, un sale pédago de 38^e classe reluke dans la poche intérieure du petit un papier ; il le force à l'exhiber.

Ah malheur ! C'était le Père Peinard. Illico, le professeur-mouchard se trotte porter le flambeau au directeur, disant qu'il avait pigé l'apprenti en train de le lire, ce qui était une sale menterie.

Pan ! Trois jours de boîte pour le petiot gas. Le pédago, que tout Cherbourg déteste est cacheté du nom de Cachet ; on en jacasse de toutes les couleurs sur son compte : il a une veste aussi verte que crasseuse, qu'il retourne sans façons, dès que le vent souffle de droite ou de gauche. Il a été franc-maçon, puis jésuite, — et c'est en avalant le pain à cacheter qu'il a décroché sa place.

Ancien magasinier de la flotte, il a conservé des flottes de relations dans la marine : et il en est fier, le mec !

Faut-il qu'il soit bourrique, l'animal pour faire ainsi arriver des avaros à un bon petit bougre !

Le triste sire est un riche échantillon des pestailles que la gouvernance entretient à nos frais.

BON DÉBARRAS !

Nouzon. — L'autre semaine une bonne nouvelle a foutu du baume aux copains : un de leurs exploiters, buveur de sueur et empocheur de galette a dévissé son billard, pourri à 37 ans.

Si c'était le dernier, seulement ! Ce qu'on rigolerait, nom de dieu.

Mais, voilà le chiendent, quand un de ces rossards termine sa garce de vie, y a toujours quèque vermine de sa race pour prendre sa succession. Baste, ça finira bien par changer !

Le singe qui vient de casser sa pipe était patron d'une fabrique de paumelles, où une centaine de bons bougres et bougresses, s'esquintent du matin au soir pour pas grand chose. Il était en outre associé à son beau-père, un autre affameur, pour exploiter une autre usine.

Un jour, dans une auberge, il eut le toupet de faire la nique à une quinzaine de prolos. Sortant une pièce de vingt balles, il la leur fourra sous le nez, disant : « Vous ne pourriez pas en montrer autant, tas de canailles ! C'est pourtant vous qui les gagnez, mais c'est moi qui les empoche ! » Il s'esquiva illico, par exemple, crainte d'encaisser plus de marrons qu'il n'avait de sous dans sa profonde !

Ah, si les galeux osaient ainsi avouer de temps à autre qu'ils sont des voleurs, m'est avis que le peuple serait moins bonasse.

Pourtant l'insulte de l'exploiteur en question s'était oubliée ! Tellement que dans ses deux baignes on a récolté 150 balles pour lui acheter des couronnes.

Mille dieux, s'il s'était agi d'un copain malade, on aurait peut-être bien ramassé dans les 15 balles.

PROLOS EXPROPRIÉS

Saint-Juéry. — La grève des aiguiseurs va toujours son petit train-train.

Ne voulant pas caner, les exploiters ont imaginé un truc : c'est d'installer des machines qui feront mécaniquement le turbin des aiguiseurs.

Si la nouvelle est véridique, que vont devenir les aiguiseurs ?

De ça, les patrons s'en foutent : que les bons bougres crévent ou vivent, c'est le cadet de leurs soucis.

Mais, sacrés filous, vous ne voyez donc pas une chose : c'est que vous expropriez les aiguiseurs de leurs métiers. Vous leur coupez les bras, ce qui est un crime mille fois plus grand que de casser les abattis à vos machines.

Si vous étiez malins, vous ne donneriez pas un tel exemple à vos prolos : les ayant expropriés de leurs métiers, ne vous en prenez qu'à vous si, se revenchant, ils exproprient votre usine un de ces quatre matins, et s'y installent en peinars, la font fonctionner au bénéfice de tous.

DÉGUEULAGE SOCIALARD

Carmaux. — Dimanche dernier y avait là bas une réunion au bénéfice des grévistes du Pas-de-Calais.

Turellement, la légumerie socialarde s'était installée au bureau et pour prendre la parole, fallait être dans les petits papiers de ces moineaux.

Les copains que ces trucs dégoutent, proposèrent Pallas comme président d'honneur. Et le Calvignac avec des airs de tranche-montagne répliqua « D'abord c'est un anarcho, ensuite il est mort ! »

Ah oui, plein de soupe, il est mort, — et mort héroïquement.

L'idée des camaros escamotée, ils écoutèrent tranquillement les jaboteurs et s'esbignèrent à la fin quand après avoir parlé des misères des mineurs et des crapuleries de la gouvernance, il fut question de votailler des félicitations aux dépotés.

En sortant, ils mirent la main à la poche et aboulèrent selon leurs moyens pour les grévistes. Ça, le gas qui faisait la quête le sait fort bien : il connaît tous les anarchos et a remarqué leur sortie.

Les bons bougres vont se demander où j'en veux venir, voici : dans la *Voix des travailleurs*, un birbe a accouché d'une grande tartine où il affirme que les anarchos ont fait du potin pour entraver la réunion, que n'y pouvant parvenir, ils se sont éclipsés, et que

tuellement, ils ont oublié de faire acte de solidarité en versant à la quête.

Tout ça, c'est du bafouillage de menteur ! Ce que c'est tout de même que d'être pourri d'ambition : ça fait voir les choses à l'envers.

AU BAGNE CORNEAU

Charleville. — Si un sale oiseau a jamais été engueulé, c'est bien le jean-foutre Manche, garde-chiourme à l'atelier de peinture, lécheul et moucharde comme pas un.

Pour faire plaisir à ses supérieurs il foutrait son pif dans leur trougnard et jurerait que c'est meilleur que du chocolat.

L'autre jour, il s'était foutu en campagne, cherchant un logement pour le chien de garde en chef. Il tombe chez deux bonnes bougresses et se figure pouvoir les traiter comme les malheureuses femmes de prolos qui sont obligées de le subir.

Les bonnes bougresses le laissent bafouiller et, au bout d'un moment, elles se foutent à lui laver la tête, à l'engueuler, à lui coller au nez une foulitude de vérités.

Le salaud en était comme une tomate ! Il s'est esquivé à la vapeur.

Crédeu, si chaque fois que des jean-fesse de son acabit se montrent dans la rue, ils recevaient pareille aubade, ça leur adouciraient bougrement les moeurs.

BOUFFE-GALETTE POSSIBILIEUX

Braux est un petit patelin des Ardennes qui est sous la coupe d'un pacha possibilard.

Il y a une vingtaine de mois, le type qui paraissait assez franc d'allure et qui avait bonne gueule fut radicalement saqué de tous les bagnes capitalos.

Ça, c'est un ameroche qui est arrivé à plus d'un zigue à la redresse : quand on se met à faire carrément la guerre aux exploités, on sait que c'est une tuile qui vous pend au-dessus de la tête. Mais, foutre, quand pareil avaro vous arrive, c'est pas une raison pour vivre aux crochets des camaros.

Le birbe en question est d'un avis opposé, nom de dieu ! Il a si bien fait des pieds et des pattes qu'il s'est créé un gentil fromage, où il n'a quasiment qu'à se laisser vivre.

Primo, il est maire du patelin.

Deuxiemo, il est secrétaire de la syndicale à raison de deux cents balles par an.

Troisiemo, comme victime de son dévouement à la cause ouvrière, depuis 18 mois on lui aboule quarante sous par jour, ce qui fait déjà 826 balles.

Quatriemo, on a monté un magasin de charbon, et oup ! on l'a bombardé distributeur à raison de 13 balles par mois, soit 156 francs au bout de l'année.

Ces 156 balles ajoutés aux 826 balles, font la petiote somme de 982 francs que le mossieu empoche à ne rien foutre !

Le plus triste c'est que cette monouille est crachée par les pauvres syndiqués qui triment comme des nègres douze heures par jour !

Au surplus, le pacha se prend au sérieux : il fait le crâneur, l'autoritaire et se croit le maître du pays.

Tout ça n'aura qu'un temps, cré pétard ! Les bons bougres ouvriront les quinquets et comprendront que s'il est indispensable de foutre en miettes la garce de société actuelle qui est farcie de budgétivores, — ce n'est pas pour installer sur ses ruines une gouvernance encore plus méticuleuse où les fonctionnaires s'échelonnaient à l'infini.

BRAVO, LES FISTONS !

Saint-Etienne. — Foutus à cran, en reluant les pauvres troubades faire les jacques à la caserne Rullière, trois copains se sont amenés et, à pleins poumons, ont crié : « Vive l'Anarchie ! A bas l'Armée ! »

Ils ont été sucrés sur le coup et ont ramassé : Teyssier, 2 mois ; Didier, 3 mois de clou ; un troisième a été acquitté.

Leur condamnation n'empêchera pas que le métier militaire ne soit infect.

CHOUETTE NOUVELLE !

Sébastien Faure sort de Clairvaux le 6 novembre, après avoir passé 19 mois au trou.

Il laissera à Clairvaux trois copains : Bertheaux, Bourguier et Fortuné.

Faure a fait son temps jour pour jour, tandis que les marchands de mélinite et de briques guerrières comme Tripoué, les grands filous panamitards comme la séquelle à Lesseps, se la sont coulée douce dans des prisons rembourrées, où ils n'étaient prisonniers que pour la frime et ont bénéficié vivement de la libération conditionnelle.

Quand les bouffe-galette ont accouché de cette loi, ils savaient très bien pour qui ils la votaient : pour eux et leurs copains.

Pour en revenir à Faure, il sort de la boîte avec un peu plus de haine dans le ventre et avec un paquet de brochures et de bouquins anarchos.

Ne plus lui écrire à Clairvaux, mais à Paris, 24, rue Ramey.

COMMUNICATIONS

Paris. — Les *Libertaires Ardennais*, réunion les lundis à 8 h. 1/2 du soir, 53, rue Louis-Blanc.

— La « Sentinelle du XVIIIe », groupe d'études sociales. Réunion jeudi 2 novembre, à 8 h. et demie du soir, salle Lonnoy, 88, boulevard Barbès (au coin de la rue Mareadet.)

Ordre du jour : L'Internationale et l'Alliance Franco-Russe.

— Les compagnons de Levallois, Saint-Denis et les Ternes sont invités à assister à la réunion publique qui aura lieu salle Mézerette, 86, rue Gravel, le samedi 1 novembre 1893, à huit heures et demie du soir.

Ordre du jour : Conférence par le compagnon Damaury sur les Fêtes Franco-Russes ; Communication urgente. Entrée 20 centimes.

— Les anarchistes des Ternes sont priés de venir chaque samedi chez le bistrot, au coin de la rue d'Amallier et de la rue Saint-Ferdinand, face à l'église.

Suresnes-Puteaux. — La « Jeunesse libertaire », groupe d'études sociales, organise pour le samedi 4 novembre, une réunion, salle Marty, 173, rue de Nonilly, à Suresnes. Tous les lecteurs du « Père Peinard » et de la « Révolte » sont invités à y assister pour discuter avec nous les théories humanitaires.

— **Grand meeting**, public et contradictoire, samedi 4 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Lagorce, 101, rue des Entrepreneurs et 1, rue de l'Abbé-Groult.

Ordre du jour : les grèves.

Entrée : 25 centimes.

N. B. — Les conseillers municipaux et députés socialistes sont invités.

— La *jeunesse antipatriote du N.V.* se réunit tous les samedis à 8 h. 1/2, salle Normand, 192, boulevard Ménilmontant.

Brest. — Le copain Meunier vient de s'installer gniaff dans le patelin. Avis aux bons bougres qui auraient des grolons, des ribouis, des croquenots, des savates à rapetasser. Il colle des pièces plus invisibles que le Saint-Esprit.

Brest. — E. Hamelin, à Karam-Forest-Zella, commune de Lambézellec, crie et porte à domicile.

Charleville. — Les compagnons sont prévenus que pour ce voir et discuter en buvant une choppe, il faut se rendre avenue du Petit-Bois, 26, tous les dimanches, de 6 à 11 heures du soir. On invite les socialistes francs du collier.

Saint-Quentin. — Les copains qui désirent recevoir le journal à domicile n'ont qu'à prévenir le vendeur.

Saint-Etienne. — Tous les camarades sont priés de se rendre au Cercle anarchiste, 3, rue des Mouliniers. Les camarades de la Ricamarie, du Chambon, Firminy, sont spécialement invités pour dimanche, 5 novembre, à 5 heures du soir.

Troyes. — Samedi 11 novembre, à huit heures

et demie du soir, au Salon des Boulevards, grande conférence publique et contradictoire.

Orateurs inscrits : Sébastien Faure, Georges Brunet. Sujets traités : L'Internationale ; l'Alliance Franco-Russe et la Triple-Alliance. Tous les lecteurs de la « Révolte » et du « Père Peinard » sont invités à y assister. Entrée : 50 centimes.

Lille. — Réunion samedi et dimanche, 160, boulevard Victor-Hugo.

Saint-Nazaire. — Le Broch Henri à Penhouet, maison Aubé, crie et porte à domicile le *Père Peinard, la Révolte et l'Insurgé*.

Troyes. — Le *Père Peinard* est en vente chez tous les libraires et bureaux de tabac. Dépôt chez Montperrin, 32, rue Saint-Aventin. Porté à domicile.

Des camaros ont dû groumer la semaine dernière en relisant les pages du caneton qui ne se trouvaient pas en place. Qu'ils excusent !

C'est les gas de l'imprimerie qui ont fait le mastic. Et dam, comme ni eux, ni bibi, ne sommes assez argentés pour supporter la perte qui aurait résulté de la mise au pilon des numéros, il a fallu avec bougrement de regret les faire passer quand même.

PETITE POSTE

G. Jonzac. — L. Nantes. — G. Brest. — I. Surgère. — L. Orléans. — B. Chamborigand. — P. Brionne. — M. La Tour-du-Pin. — D. Grand-Croix. — N. Marangis. — B. Combrée. — T. Chamberot. — D. Roubaix. — Z. Nice. — D. Carmaux. — L. Havre. — C. Braux. — Ph. Angers. — L. La Réole. — B. Lyon. — T. Mézières. — H. Brest. — F. Villefranche. — L. Montceau. — S. Cherbourg. — V. Lille. — A. Angers. — F. Amiens. — M. Troyes. — N. Toulouse. — B. Nazaire. — D. Valréas. — G. Bourgoïn. — Reçu galette, merci.

Pour la campagne de Pallas : collecte à la salle Chaynes, 3 fr. 30. — Collecte à Charonne, par Mérizeaux, 7 fr. — M. Saint-Aubin, 0 fr. 50.

Pour pousser à la roue de la Sociale : L. Besançon, 1 fr. 05.

— M. Bordeaux : ni tes timbres, ni ta lettre ne nous sont arrivés. Les timbres s'égarant facilement en route, quand tu auras à nous envoyer quelques sous, envoie un mandat au nom de l'administrateur.

— Le compagnon A. Antignac vient d'écrire domicile 9, rue Baste, aux Chastons, Bordeaux.

— Le copain Broussouloux demande des nouvelles d'Etienne François, à Salon. Ecrire au bureau du canard.

— G. Nazaire : le canard t'a été envoyé et a été retourné avec la mention « refusé ». Donne plus exactement ton adresse.

— Les camarades en correspondance avec le compagnon Philippe Pierre, lui écrire chez Henriot, 12, rue Mathis, Paris.

— Le compagnon Groleau informe les compagnons de St-Ouen qu'il est à Londres, ainsi que son ami, depuis qu'a été faite la collecte dont le montant lui a été remis par le camarade Catty.

Merci aux compagnons de St-Ouen.

— Le copain Lefevre demande l'adresse du compagnon Rousseau, chez Clerc, 17, Whitcombs St. Pall Mall, Londres.

L'ALMANACH DU Père Peinard

Enfin, les fistons, ne pleurez plus !
Cette fois vous allez l'avoir : l'Almanach sera mis en vente avec le numéro 243, vendredi prochain, à Paris.

Les copains de province le recevront aussi avec le même numéro.

Le prix : Cinq ronds ; par la poste, Six ronds.

L'Imprimeur-Gérant : DELAIE.

Imprimerie spéciale du Père Peinard,
4 bis, rue d'Orsel, Paris.

LE BAPTÊME DES LANCES TONKINOISES



Carrousel où on a oublié d'inviter les Russiens.